

Bergson et le thème de la vision panoramique des mourants

Autor(en): **Poulet, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **10 (1960)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380728>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BERGSON
ET LE THÈME DE LA VISION PANORAMIQUE
DES MOURANTS

*Lo! the soul's sphere of infinite images!
What sense shall count them? Whether it forecast
The rose-winged hours that flutter in the van
Of Love's unquestioning unrevealed span, —
Visions of golden futures: or that last
Wild pageant of the accumulated past
That clangs and flashes for a drowning man.*

D. G. ROSSETTI:
The House of Life, Sonnet LXII.

I

Le thème de la vision panoramique des mourants a beaucoup préoccupé Bergson. Il y est revenu à maintes reprises. Il en parlait avec ses amis ¹. C'est que ce phénomène, qui est celui de l'aperception hypermnésique de leur vie entière par certaines personnes en danger de mort, fournissait à Bergson une preuve précieuse d'une de ses convictions les plus chères : la preuve qu'aucun souvenir n'est définitivement enseveli dans l'oubli, et qu'il y a en chacun de nous, affleurant notre conscience, une sorte de mémoire totale qui, en de certaines circonstances, peut nous restituer intégralement le temps perdu.

Dans l'œuvre de Bergson il y a trois passages où ce phénomène est considéré. Le premier est dans *Matière et mémoire*, et date par conséquent de 1896. Le second date de 1911 et se trouve dans la conférence d'Oxford sur la *Perception du changement* ². Le troisième, qui est d'un moindre intérêt, puisqu'il ne dit rien de nouveau après les deux premiers, se rencontre dans *Fantômes de vivants et recherches psychiques*, qui est de 1913 ³.

¹ Cf. *Souvenirs personnels d'un entretien avec Bergson*, par JEAN DE LA HARPE, dans *Henri Bergson, Essais et témoignages inédits*, La Baconnière, 1941, p. 361.

² *La perception du changement*, Oxford, Clarendon Press, 1911, p. 30-31, et *La Pensée et le Mouvant*, p. 171.

³ *Fantômes de vivants*, conférence faite à la Society for psychical Research, le 28 mai 1913; *L'Energie spirituelle*, p. 76-77.

Voici le passage de *Matière et mémoire* ¹ :

Mais si notre passé nous demeure presque tout entier caché parce qu'il est inhibé par les nécessités de l'action présente, il retrouvera la force de franchir le seuil de la conscience dans tous les cas où nous nous désintéresserons de l'action efficace pour nous replacer, en quelque sorte, dans la vie du rêve... C'est un fait d'observation banale que l'« exaltation » de la mémoire dans certains rêves et dans certains états somnambuliques. Des souvenirs qu'on croyait abolis reparaissent alors avec une exactitude frappante ; nous revivons dans tous leurs détails des scènes d'enfance entièrement oubliées ; nous parlons des langues que nous ne nous souvenions même plus d'avoir apprises. Mais rien de plus instructif, à cet égard, que ce qui se produit dans certains cas de suffocation brusque, chez les noyés et les pendus. Le sujet, revenu à la vie, déclare avoir vu défiler devant lui, en peu de temps, tous les événements oubliés de son histoire, avec leurs plus infimes circonstances et dans l'ordre même où ils s'étaient produits.

Un être humain qui *rêverait* son existence au lieu de la vivre tiendrait sans doute ainsi sous son regard, à tout moment, la multitude infinie des détails de son histoire passée.

Pour comprendre la portée de ce passage il n'est pas inutile d'en considérer les sources. Or Bergson lui-même, dans une note au bas de la page, prend soin de nous donner les titres des ouvrages où il est allé se renseigner. Ceux-ci sont au nombre de quatre : *On obscure Diseases of the Brain*, par Forbes Winslow, qui date de 1860, *Les maladies de la mémoire*, de Ribot (1881), *Le sommeil et les rêves*, d'Alfred Maury, que Bergson cite d'après l'édition de 1878, mais qui est de 1861 ; enfin, référence particulièrement intéressante, puisqu'elle se rapporte à une étude récente, publiée dans la *Revue philosophique* en 1896, c'est-à-dire l'année même de la parution de *Matière et mémoire*, un article de Victor Egger, intitulé *Le Moi des mourants* ².

De ces quatre psychologues les trois premiers cherchent à donner une explication uniquement physiologique du phénomène. Pour Winslow elle se trouverait dans la viciation du sang causée par l'asphyxie. Pour Ribot, de façon assez similaire, l'exaltation hypermnésique serait liée à une accélération de la circulation sanguine du cerveau, analogue à celle qu'on trouve dans certains cas de fièvre aiguë, d'hypnotisme, d'excitation maniaque. Enfin Maury attribue le réveil et la multiplication des souvenirs à l'accroissement de vibrations encéphaliques, semblables à celles des ondes sonores dans les corps résonnants. Dans tous ces cas le problème est posé en termes rigoureusement quantitatifs. L'hypermnésie des mourants montrerait avant tout la rapidité avec laquelle, en le laps de temps le plus bref, les images se succèdent dans l'esprit. De ce point de vue, les trois premiers psychologues cités par Bergson ne font qu'appliquer

¹ P. 168.

² *Revue philosophique*, 1896, t. 42.

ici les procédés de la méthode quantitative qui remonte à Locke et à Condillac.

Pourtant certains des exemples qu'ils donnent semblent mettre en relief, non la successivité, mais, au contraire, la simultanéité des états de conscience.

Ainsi Winslow et Ribot (en même temps d'ailleurs qu'Égger et que presque toute la littérature psychologique de l'époque)¹ citent le cas d'une parente de l'écrivain anglais De Quincey, qui, dans son enfance, étant tombée dans une rivière et sur le point de se noyer, aurait vu, au dire de De Quincey, « en un moment sa vie entière dans ses plus infimes incidents, déployée devant elle simultanément, comme dans un miroir »². Vingt-quatre ans plus tard, en 1845, dans un passage de *Suspiria de profundis*³ dont s'inspirera Baudelaire⁴, De Quincey revient sur le même épisode et le rapporte en des termes encore plus précis : « En un moment, en un clin d'œil, chaque action, chaque intention de sa vie passée se mit à revivre, se rangeant non en une succession, mais comme les parties d'une coexistence. »⁵

Simultanéité, coexistence des parties du temps, redéploiement de celles-ci dans une sorte d'espace mental, il est difficile d'imaginer des termes plus éloignés de ceux qui décriront la durée pure.

Dans d'autres exemples donnés par les psychologues en question il est facile de relever des traits non moins incompatibles avec le bergsonisme.

C'est ainsi que, dans les *Maladies de la Mémoire*, immédiatement après avoir cité le passage de De Quincey, Ribot rapporte le cas d'une autre personne, l'Amiral Beaufort, qui, dans une lettre souvent copiée et commentée⁶, raconte que, dans sa jeunesse, étant sur le

¹ WINSLOW, p. 441 ; RIBOT, p. 140 ; EGGER : *La durée apparente des rêves*, *Revue philosophique*, 1895, t. 40, p. 55 ; cf. aussi ROBERT MACNISH : *The Philosophy of Sleep*, 3d ed., Glasgow, 1836, p. 90 ; W. C. DENDY : *The Philosophy of Mystery*, London, 1841, p. 77 ; B. FOSGALE : *Sleep, psychologically considered*, New-York, 1850, p. 41-46 ; L. GRINDON : *Life, its nature, varieties and phenomena*, 2d ed., London, 1857, p. 286-287 ; CARL DU PREL : *Philosophie du mysticisme*, t. 2, p. 43, etc.

² *Confessions of an Opium-Eater*, Everyman Lib., p. 234 : « She saw in a moment her whole life in its minutest incidents, arrayed before her simultaneously as in a mirror. »

³ *Suspiria de Profundis, The Palimpsest of the Brain*, Blackwood Magazine, juin 1845, et *Select Essays*, Edinburgh, 1888, t. 2, p. 285.

⁴ *Paradis artificiels*, Œuvres, Pléiade, t. 2, p. 389.

⁵ « In a moment, in the twinkling of an eye, every act, every design of her past life, lived again, arraying themselves not as a succession, but as parts of a coexistence. »

⁶ Lettre de l'amiral Beaufort au Dr W. Hyde Wollaston, reproduite dans *Somnolism and Psycheism*, par JOSEPH W. HADDOCK, London, 1851, p. 211-213. Ribot cite un bref extrait de cette lettre, sans en donner d'ailleurs le nom de l'auteur.

point de se noyer dans le port de Portsmouth, il a vu « toute sa vie antérieure se déroulant en succession rétrograde, non comme une simple esquisse, mais avec des détails très précis formant comme un panorama de son existence entière... »¹. C'est la première fois, je crois, que le mot *panorama* est appliqué à une « vision de mourant ». D'autre part, l'expression « succession rétrograde » ne laisse pas d'être surprenante. L'auteur explique comme il peut une expérience qui lui semble avoir lieu dans un temps inverse du temps ordinaire, un temps réversible. Rien, encore une fois, qui ressemble moins à la durée vécue.

Pourtant c'est précisément cette apparence de réversibilité et de simultanéité dans la vision des mourants, qui, longtemps même avant que les psychologues professionnels s'occupent de ce phénomène, a attiré fréquemment sur lui l'attention des penseurs de l'époque romantique : « A la mort, toute la vie se résume en un instant indivisible, écrit Ballanche dans sa *Palingénésie sociale*, et dans cet instant tout ce qui a été successif devient instantané ». ² Pour exprimer la richesse de ce résumé instantané de l'existence, Ballanche écrit tout exprès, en 1831, un long poème en prose sur l'expérience d'un mourant, la *Vision d'Hébal*. Le romantisme allemand, lui aussi, de Jung-Stilling à Fechner ³, fourmille d'exemples de mémoire panoramique. Ainsi, dans sa *Geschichte der Seele*, Schubert rapporte l'expérience suivante arrivée à un malade, peu de temps avant sa mort : « Toute sa vie passée, avec toute sa chaîne d'impressions et d'actions, avec ses mille actes différents, fut embrassée d'un coup d'œil, avec une rapidité foudroyante, en une juxtaposition surnaturelle. » ⁴

Retenons ce mot juxtaposition (*Nebeneinanderstellung*), qui va jouer un si grand rôle dans la pensée bergsonienne. Venons-en maintenant au quatrième des psychologues cités par Bergson, Victor Egger.

¹ Le texte est celui de la traduction de Ribot. Voici l'original : « Thus travelling backwards, every incident of my past life seemed to me to glance across my recollection in retrograde succession ; not, however, in mere outline as here stated, but the picture filled up, with every minute and collateral feature. »

² *Œuvres*, Paris, 1833, t. 4, p. 134.

³ JUNG-STILLING : *Theorie der Geister-Kunde*, Nürnberg, 1808, Nr. 89 ; GUSTAV THEODOR FECHNER : *Das Büchlein vom Leben nach dem Tode*, Dresden, 1836.

⁴ GOTTHILF HEINRICH VON SCHUBERT : *Die Geschichte der Seele* (1830), 2d ed., Stuttgart, 1850, t. 2, p. 47 : « Daher wurde in einem vom Moritz erzählten Falle, in einem Hellgesicht, welches kurze Zeit vor dem Tode eingetreten, das ganze vergangene Leben, mit allen seinen reichen Erfahrungen und Führungen, mit seinen tausendfältigen Handlungen, in geisterhafter Nebeneinanderstellung und Blitzschnelle überblickt... »

L'intérêt qu'il présente tient au fait qu'il diffère à la fois des psychologues associationnistes et des écrivains romantiques. Son article sur le *Moi des mourants* est, comme je l'ai dit, presque contemporain de *Matière et mémoire*. Mais déjà l'année précédente, en 1895, dans un article antérieur de la *Revue philosophique*¹, Egger avait parlé de la vision panoramique. Il avait signalé la contradiction qui existait entre le successivisme des psychologues et le simultanésisme qui ressortait de leurs exemples. A propos de celui de De Quincey, « je prie de remarquer, disait-il, ce mot étrange : *simultanément*. S'il s'agit de prouver l'accélération des états de conscience, que vient faire ici cette vision panoramique et instantanée du passé individuel ? ». Et Egger d'ajouter, en des termes qui, s'ils n'étaient pas bergsoniens, étaient suffisamment proches du bergsonisme pour frapper l'auteur de *Matière et Mémoire* : « Et puis pouvons-nous comprendre un passé, c'est-à-dire une succession, revécu sous la forme d'une simultanité ? »

Cependant parmi les différents cas d'hypermnésie rapportés par Egger lui-même, l'un d'eux ressemblait fort à ces exemples critiqués par lui, parce qu'il les trouvait entachés de simultanésisme. Il s'agissait d'une observation faite sur lui-même, pendant la guerre franco-allemande, par un jeune philosophe, M. Derepas.

M. Derepas raconte qu'en décembre 1870, blessé, couché à quelques pas des lignes prussiennes, entendant continuellement siffler les balles autour de lui, il ne doutait pas de sa mort imminente : « A ce moment, écrit-il, toute la suite de ma vie dans ses moindres détails m'était présente avec une lucidité extraordinaire. » Et il ajoute les paroles suivantes, où il est permis de distinguer, comme dans le cas de Victor Egger, quelque chose qui semble proche du bergsonisme, bien qu'en réalité il en soit fort éloigné : « Ce passé, qui nous échappe d'ordinaire dans un lointain vaporeux, était comme ressuscité. Jamais je n'ai senti comme ce jour-là le positif et la réalité de la durée. Ceux qui vont périr ont au dernier moment, dit-on, une vision intense et simultanée de tous les événements qui se sont succédé dans leur existence. Je le comprends pour l'avoir éprouvé. On peut pour ce cas modifier la célèbre formule de Platon et dire : le temps est l'image immobile de l'immobile éternité. C'est ainsi que de l'image je puis remonter à la réalité et concevoir l'éternité de Dieu. Supposez continu cet état accidentel pour l'homme ; éliminez la succession et la fuite du temps ; ce qui se dérobaît, insaisissable à la pensée, devient fixe ; le vertige cesse, et l'esprit affirme sans trouble et sans hésitation, à plus forte raison sans contradiction, le présent perpétuel de la durée. »²

¹ *La durée apparente des rêves*, op. cit., p. 55.

² M. DEREPAS : *Les théories de l'inconnaissable et les degrés de la connaissance*, Paris, 1883, p. 203 ; cité par EGGER : *Le Moi des mourants*, op. cit., p. 363.

Un moment, dans les lignes qui précèdent, l'on a pu reconnaître des paroles auxquelles il serait aisé de donner un sens bergsonien : « Jamais je n'ai senti comme ce jour-là le positif et la réalité de la durée. » Mais la suite du contexte fait tout de suite comprendre que cette durée positive et réelle est pour M. Derepas une durée immobile et homogène, non la durée vécue mais l'éternité platonicienne. Lorsqu'à l'aide de l'hypermnésie des mourants Derepas conçoit un temps continu non-successif, rien n'est plus loin de son esprit que la continuité variée d'une mélodie. On sait à quoi il pense : c'est au *Totum Simul* de Plotin ou de Saint Thomas ; « coexistence de toutes les choses successives » ¹, pour employer l'expression par laquelle Egger, en vue d'ailleurs de rejeter cette doctrine, en donne une définition qui rappelle curieusement celle de De Quincey.

L'on ne trouve donc presque rien qui préfigure les thèses bergsoniennes, ni dans l'hypothèse des psychologues, suivant laquelle la vision des mourants ne ferait que traduire une multiplication ou accélération des états de conscience, ni dans les suppositions ou affirmations des romantiques, selon lesquelles l'hypermnésie des mourants, loin d'être une multiplication du successif, serait, comme le dit Derepas, une élimination de celui-ci, accomplie dans une sorte de moment éternel, analogue chez l'homme au *Totum Simul* divin.

Reste cependant une troisième hypothèse, émise pour la première fois par Victor Egger, et qui est suffisamment proche, cette fois, de la pensée bergsonienne, pour que nous l'examinions avec une particulière attention : « J'imagine, dit Egger dans son article de 1895, que l'idée de la mort imminente peut provoquer un sentiment très vif du moi qui va cesser d'être... » ; et dans son article de 1896 : « Le moi, c'est le souvenir total ; c'est la conscience du passé comme tel ; c'est la série des états de conscience passés, tenus sous le regard de la conscience présente, et, pour ce, résumée, condensée par des procédés dont la nature est assez mystérieuse. » ²

Rien ne devait plaire autant à Bergson que cette affirmation leibnizienne du souvenir total et de l'identification de celui-ci avec la conscience. Néanmoins cette conscience totale de soi, provoquée, dans l'opinion d'Egger, par la mort imminente, est quelque chose d'assez différent de ce que nous trouverons chez Bergson. Chez Egger, en effet, il s'agit du sentiment vif de soi, éprouvé par un être qui se croit menacé dans son existence même. Or, comment interpréter cette vivacité du sentiment, autrement que comme une concentration des forces menacées, un raidissement devant le danger ?

C'est là une situation décrite aussi souvent par les romanciers que par les psychologues professionnels.

¹ *Id.*, p. 364.

² *La durée apparente des rêves*, p. 55 ; *Le Moi des mourants*, p. 339.

Il y a, à ce propos, dans les *Scènes de la vie cléricale*, de George Eliot, un récit intitulé le *Repentir de Jeannette*. On y voit une femme chassée soudainement du foyer conjugal. Cette brusque catastrophe est présentée précisément par George Eliot comme un cas analogue à celui des noyés :

La personne qui se noie, incitée par l'agonie suprême, se met à vivre en un instant dans tout son passé heureux et malheureux. Quand les sombres flots s'étendent sur elle comme un rideau qui tombe, la mémoire, en un moment, voit le drame se jouer une seconde fois. Il en va de même dans ces autres crises de l'existence qui offrent déjà un modèle avant-coureur de la mort ; quand nous nous trouvons brutalement coupés de la vie qui nous était familière, que nous ne pouvons plus espérer voir le lendemain ressembler à la veille, et qu'en raison d'un choc soudain nous nous trouvons au bord de l'inconnu ; alors souvent un éclair de ce genre illumine les chambres obscures et désertes de la mémoire.

Quand Jeannette s'assit en frissonnant sur la pierre du seuil, avec la porte refermée sur sa vie passée, et, devant elle, l'avenir aussi noir et informe que la nuit, les images de son enfance, de sa jeunesse et de sa douloureuse vie de femme envahirent sa pensée et ne firent plus qu'un seul tableau avec sa présente affliction¹.

On peut trouver une scène presque analogue dans *La Lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne. Lorsque l'héroïne, Hester Prynne, monte à l'échafaud, où sera exposée aux yeux de tous son infamie, ce n'est pas, sans doute, pour y périr, mais c'est au moins pour y subir un châtement d'une gravité telle qu'elle sait que, pour l'avoir encouru, elle se trouvera irrémédiablement séparée de son existence antérieure. Or, c'est à ce moment précis qu'elle en prend la conscience la plus vive :

Réminiscences les plus insignifiantes et les plus intangibles, incidents relatifs à la vie d'enfance ou aux années d'école, scènes de jeu, querelles enfantines, et les petits faits domestiques de son existence de jeune fille, tout cela se levait comme un essaim autour d'elle, se

¹ *Scenes of clerical Life, Janet's Repentance*, chap. 15 : « The drowning man, urged by the supreme agony, lives in an instant through all his happy and unhappy past : when the dark flood has fallen like a curtain, memory, in a single moment, sees the dram acted over again. And even in those earlier crises, which are but types of death — when we are cut off abruptly from the life we have known, when we can no longer expect to-morrow to resemble yesterday, and find ourselves by some sudden shock on the confines of the unknown — there is often the same sort of lightning-flash through the dark and unfrequented chambers of memory.

» When Janet sat down shivering in the door-stone, with the door shut upon her past life, and the future black and unshapen before her as the night, the scenes of her childhood, her youth and her painful womanhood, rushed back upon her consciousness, and made one picture with her present desolation. »

mêlant aux souvenirs des événements plus graves de sa vie ultérieure... L'échafaud était un point de vue à partir duquel se révélait à Hester Prynne tout le chemin qu'elle avait suivi depuis les jours heureux de la première enfance¹.

Si l'échafaud — avec le cortège de sentiments qui l'accompagne, honte, effroi, désespoir — constitue le point de vue à partir duquel l'existence se révèle, c'est précisément parce que cette existence est mise en cause, et que sa mise en cause provoque une tension de l'être tout entier. Pour Hawthorne, comme pour George Eliot et Egger, celui qui se sent fondamentalement menacé ramasse toutes ses forces, et, dans cette concentration, se découvre solidaire de toute son existence. Or est-il besoin de dire que cette doctrine est radicalement contredite par Bergson, pour qui le facteur initial du phénomène d'hypermnésie, est le contraire d'une contraction et concentration, puisqu'il est une détente ?

De ce sentiment de détente, néanmoins, il n'est pour ainsi dire jamais fait mention avant Bergson. Ni les psychologues, ni les écrivains n'en ont vu, semble-t-il, l'importance. En voici les seuls exemples que j'aie pu trouver.

Le premier se rencontre dans les *Réminiscences littéraires* de De Quincey. A l'époque des guerres napoléoniennes, De Quincey et le poète Wordsworth habitaient dans une région reculée du Cumberland. Un jour, plus impatients que de coutume d'avoir des nouvelles, les deux amis se portent le long de la route à la rencontre du roulier qui devait apporter les journaux. La voiture se fait attendre. Wordsworth met l'oreille contre terre. Puis il se relève, et, à ce moment, De Quincey qui l'observe, voit son visage changer. Il en demande l'explication à son ami. Voici la réponse de Wordsworth :

Depuis ma plus tendre enfance j'ai remarqué que si, en quelque circonstance que ce soit, l'attention se trouve fortement concentrée sur un acte d'observation soutenue ou d'attente prolongée, à supposer alors que tout à coup cet état intense de vigilance se relâche, en ce moment précis la vue de tout objet ou collection d'objets tombant sous le regard et susceptible de nous impressionner par sa beauté ou de nous inspirer quelque autre émotion, vient bouleverser le cœur avec une force insolite. Il y a un instant, j'avais appuyé l'oreille contre le sol, dans l'espoir d'entendre un bruit de roues... Au moment où je relevais la tête en signe de renonciation finale à mon espoir pour cette nuit, à ce moment même où les organes de l'attention se relâchaient

¹ *The Scarlet Letter*, Works, ed. Riverside Press, t. 5, p. 79 : « Reminiscences, the most trifling and immaterial passages of infancy and school-days, sports, childish quarrels, and the little domestic traits of her maiden years, came swarming back upon her, intermingled with recollections of whatever was gravest in her subsequent life... The scaffold of the pillori was a point of view that revealed to Hester Prynne the entire track along which she had been treading, since her happy infancy. »

tous ensemble de la tension où ils avaient été, l'étoile scintillante, suspendue dans le ciel au-dessus du noir contour des montagnes, frappa soudain mon regard et pénétra mes facultés avec un pathétique et un sens de l'infini qui ne m'eussent pas retenu en d'autres circonstances ¹.

Déclaration merveilleuse du poète, où celui-ci préfigure, jusque dans les termes, la pensée du philosophe. Elle ne concerne pas cependant le thème du souvenir, mais seulement celui de la perception.

Voici le second exemple. L'on se souvient de l'Amiral Beaufort et de la lettre où il décrivait ses émotions de « noyé ». Or l'Amiral insiste sur le fait que sa vision panoramique avait été précédée par un moment de détente ou d'abandon :

A partir du moment où tous mes efforts cessèrent — à cause, je suppose, de la suffocation totale que je subissais — un sentiment de calme, de la sérénité la plus parfaite, vint remplacer en moi le tumulte des sensations antécédentes. On aurait pu l'appeler de l'apathie, mais sûrement pas de la résignation, car me noyer ne me semblait plus alors un mal ².

Certes, Bergson aurait été ravi s'il avait pu lire ce passage qui rentrait si bien dans ses vues. Il est probable, cependant, qu'il ne l'a pas lu, car Ribot qui était ici son informateur, n'avait pas cru bon de citer en son entier la lettre de l'Amiral. Il reste donc que Bergson n'a vraisemblablement trouvé dans aucun des livres qu'il a consultés, l'idée maîtresse de son interprétation du phénomène. C'est par un acte entièrement original de son esprit qu'il a lié l'apparition du souvenir total, non à une tension, à un raidissement, à une suractivité de l'âme, comme la plupart de ses prédécesseurs, mais, au contraire, à un relâchement de la tension habituelle de celle-ci.

¹ *Literary Reminiscences*, Boston, 1851, t. I, p. 308-309 : « I have remarked, from my earliest days, that, if under any circumstances, the attention is energetically braced up to an act of steady observation, or of steady expectation, then, if this intense condition of vigilance should suddenly relax, at that moment any beautiful, any impressive visual object, or collection of objects, falling upon the eye, is carried to the heart with a power not known under other circumstances. Just now my ear was placed upon the stretch, in order to catch any sound of wheels... At the very instant when I raised my head from the ground, in final abandonment of hope for this night, at the very instant when the organs of attention were all at once relaxing from their tension, the bright star hanging in the air above those outlines of massy blackness, fell suddenly upon my eye, and penetrated my capacity of apprehension with a pathos and a sense of the Infinite, that would not have arrested me under other circumstances. »

² « From the moment that all exertion ceased — which I imagine was the immediate consequence of complete suffocation — a calm feeling of the most perfect tranquillity superseded the previous tumultuous sensations — it might be called apathy, certainly not resignation, for drowning no longer appeared to be an evil. »

II

Maintenant que nous sommes mieux capables d'en apprécier l'originalité, revenons au texte de *Matière et mémoire*. L'explication que Bergson y propose du phénomène d'hypermnésie, repose entièrement sur l'idée qu'il est déterminé, non par une addition, un accroissement, l'apparition de quelque élément nouveau et positif que ce soit, mais, au contraire, par la diminution, voire la disparition ou l'absence de ce qui est habituellement présent et actif dans l'esprit. Et c'est pourtant cette déficience et absence, cet événement tout négatif, qui provoque le jaillissement dans l'esprit de la chose la plus positive qui soit, le souvenir total, c'est-à-dire la saisie du moi par lui-même.

Pour comprendre ce paradoxe essentiellement bergsonien, il faut se rappeler quelle est, pour Bergson, l'attitude habituelle de l'esprit. Cette attitude, Bergson n'a cessé de le répéter, c'est l'attention à la vie. Une conscience pratique, toujours active, toujours orientée vers l'avenir, s'applique à concentrer son effort sur ce qui transforme incessamment le présent en futur. Du passé elle ne saisit et n'accepte que ce qui peut l'aider à éclairer ce qui est et à préparer ce qui sera. Elle est comme une pointe mobile qui coïncide avec le présent et s'enfonce avec lui vers l'avenir. Être attentif à la vie, c'est être ce point et cette pointe, maximum de concentration, mais minimum aussi d'espace, resserrement extrême de l'être dans « le petit cercle tracé autour de l'action présente »¹.

Être attentif à la vie, c'est donc être attentif au présent, au futur, à l'action, à tout ce qui se découpe devant soi dans le champ prospectif, extraordinairement resserré, du regard ; mais c'est aussi, du même coup, bien que Bergson ne le dise pas dans ces termes, être *inattentif* à sa propre vie, si par sa propre vie il faut entendre l'immense champ rétrospectif où se conservent les souvenirs, et que Baudelaire appelait la profondeur de l'existence.

D'où l'image bergsonienne, si souvent reprise, de la pyramide ou du cône renversé, dont le sommet, nettement visible, lieu de l'action, s'insère dans l'avenir, et dont la base, infiniment évasée, lieu du passé et du souvenir, semble disparaître en arrière dans l'indistinction.

L'action ne supprime pas le passé, puisqu'elle l'utilise. Mais cette utilisation est un tri. La quasi-totalité du passé est une richesse inutile et ignorée. Tout ce qu'il y a d'ample et de profond en nous est refoulé au fond de nous et dérobé au regard.

¹ *Le Rêve, L'Energie spirituelle*, p. 103.

Tout se passe comme si l'acte essentiellement positif de notre vie, celui qui nous fait inventer l'avenir, était en même temps marqué de la négativité la plus grave ; puisqu'il force l'être à se priver de la connaissance de presque toute sa vie antérieure et à vivre ainsi dans la quasi totale ignorance de la réalité positive du moi lui-même.

Ainsi s'explique le paradoxe de la vision des mourants. Puisque c'est l'acte positif de l'attention à la vie qui dénie à l'esprit la conscience de la vastitude et de la richesse de la vie, il faut que ce soit le retournement de cet acte, le changement de cette positivité en négativité, qui permette à l'esprit de reprendre contact avec cette richesse et cette vastitude. La vision des mourants est l'exemple parfait de ce changement de pôle. Elle n'est rien de positif, elle est absence d'action, absence d'intérêt, inattention, négativité pure. Pour se souvenir — profondément, totalement — « il n'y aurait donc rien de positif à faire, mais simplement quelque chose à défaire »¹. — « Avancer, dit encore Bergson, dans le sens tout négatif du relâchement. »²

Dans cette avance, qui est en réalité un recul, puisqu'il est un mouvement rétrograde de la pensée, il y a, comme dans la marche en avant, des zones plus proches et d'autres plus éloignées. Ainsi la distraction, la rêverie, le rêve sont comme les étapes successives d'un long glissement, où l'esprit s'abandonne, sans le sentiment d'une résistance opposée par aucun obstacle. C'est comme si, de lui-même, tout le passé, tout son passé, toute sa vie déjà accomplie, se portait à la rencontre de celui qui, ayant renoncé à agir, renonçait, du même coup, à interdire à son passé d'envahir son présent. Dans la certitude de mourir, quand l'homme se convainc qu'il est inutile de prêter encore attention à sa vie présente, il tombe dans un état équivalent à celui de la rêverie la plus profonde : « Un être humain qui *rêverait* son existence au lieu de la vivre... » Cet être humain, ce rêveur absolu, c'est le mourant. Désintéressé de toute action, soustrait à l'inhibition que constituaient pour lui les nécessités de la vie présente, il reprend sans effort possession de son passé et de son moi.

Cette reprise de possession est donc l'événement à la fois le plus inattendu et le plus naturel. Le plus naturel, puisque nos souvenirs ne sont jamais perdus, que contrairement à ce que croit Proust, ils nous entourent et ne cessent de vouloir envahir la conscience. Pour les posséder, nous n'avons rien à faire, rien qu'à nous laisser faire. C'est la chose la plus naturelle du monde que de se rappeler, que de tout se rappeler. Et pourtant c'est aussi la chose la plus inattendue, puisque en perdant tout et en nous perdant nous, nous gagnons tout

¹ *Lettre à William James*, 25 mars 1903.

² *L'Evolution créatrice*, p. 228.

et nous nous gagnons. Le visionnaire qui prend conscience de sa mort, reprend imprévisiblement possession de sa vie. Comme dans la phrase de l'Écriture, qui tourmentait tellement Gide, celui qui perd sa vie est ici celui qui la reçoit de nouveau. Le temps retrouvé, le moi retrouvé sont pour Bergson l'effet direct d'un détachement, d'une renonciation. Par là sa pensée s'apparente à toutes les doctrines d'abnégation. Cette philosophie de l'action risque de se muer en son contraire, c'est-à-dire en une philosophie de la passivité, en une sorte de quiétisme.

Si la première démarche du sage, en effet, est de se connaître, rien n'est plus nécessaire, semble-t-il, que de « tourner le dos à l'action », puisque, loin d'être la sœur du rêve, l'action est le geste même par lequel la vérité se voile et que le visage authentique du moi devient inaccessible au regard.

Assurément tel n'est pas le bergsonisme. Il demeure, en dépit de tout, une doctrine d'action, et non d'inaction et d'abandon. Mais tel est assurément ce qu'on pourrait appeler la tentation du bergsonisme, la tendance que le philosophe veille sans cesse à contrebalancer par son contraire.

Cette tendance, si on l'isolait, si on la détachait arbitrairement de ce qui la compense et la corrige, on pourrait peut-être la résumer de la façon suivante : La vérité est dans la détente de l'esprit, elle est dans le rêve : « Le rêve, dit Bergson, est la vie mentale tout entière, moins l'effort de concentration. »¹ Les rêveurs, les artistes, les contemplatifs sont tous, plus ou moins, comme les mourants, des « visionnaires » désintéressés. Au lieu d'appliquer au monde et à eux-mêmes l'optique étroite de l'homme d'action, ils « perçoivent les choses (et leur âme) dans leur pureté originelle »² ; « ils entrent en communication immédiate avec les choses et avec eux-mêmes »³. Si nous étions comme eux, dit en substance Bergson, si nous devenions des êtres absolument désintéressés, « nous entendrions chanter au fond de nos âmes comme une musique quelquefois gaie, plus souvent plaintive, toujours originale, la mélodie ininterrompue de notre vie intérieure. »⁴

Admirable parole, la plus purement bergsonienne de toutes, puisqu'elle exprime ce qu'il y a de plus intime dans le bergsonisme, le thème de la durée pure. Or ce thème précisément apparaît chez Bergson dans la relation la plus étroite avec celui du désintéressement et du rêve. L'un conduit à l'autre. L'un pour exister ou pour se laisser percevoir, dépend de l'autre.

¹ *Le Rêve, l'Énergie spirituelle*, p. 104.

² *Le Rire*, p. 158.

³ *Id.*, p. 154.

⁴ *Id.*

Relisons les lignes célèbres des *Données immédiates* :

La durée toute pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi *se laisse vivre*... En se rappelant ces états il ne les juxtapose pas à l'état actuel comme un point à un autre point, mais les organise avec lui, comme il arrive quand nous nous rappelons, fondues pour ainsi dire ensemble, les notes d'une mélodie. Ne pourrait-on pas dire que, si ces notes se succèdent, nous les apercevons néanmoins les unes dans les autres, et que leur ensemble est comparable à un être vivant, dont les parties, quoique distinctes, se pénètrent par l'effet même de leur solidarité ?¹

Pour prolonger ce beau mouvement interrogatif de la phrase bergsonienne, ne pourrait-on pas dire aussi que l'être qui, au sens le plus rigoureux du terme, « se laisse vivre », c'est celui qui renonce à vivre, c'est le mourant ; et qu'ainsi le mourant est de tous les êtres celui qui est le mieux placé pour sentir ses états de conscience se fondre, se pénétrer, devenir comparables au déroulement ininterrompu de la mélodie ? Quand le mourant, comme le dit Bergson, voit « défiler devant lui, en peu de temps, tous les événements oubliés de son histoire, ... dans l'ordre même où ils s'étaient produits », ne faut-il pas comprendre que cet ordre successif est ici perçu à la façon des notes de la mélodie, c'est-à-dire de telle manière qu'ils s'entre-pénètrent et se fondent en se succédant ? L'être qui rêve, et, au plus haut degré, le visionnaire mourant « tient sous son regard, dit Bergson, la multitude infinie des détails de son histoire passée ». Or, cette multitude, pour parler le langage de Bergson, est-ce une multiplicité numérique, faite d'éléments simplement coexistants et projetés dans une sorte d'espace mental ; ou n'est-ce pas plutôt ce que Bergson, dès les *Données immédiates*², dès le compte rendu du livre de Guyau³, appelait *multiplicité de pénétration* ?

Telle est maintenant la question qui se pose dans toute son ampleur : la vision des mourants est-elle une fusion indivise ou une pluralité de détails juxtaposés ? Or si nous nous rappelons les différents textes pré-bergsoniens que nous avons considérés, nous trouvons chez eux une réponse unanime. Pour les psychologues comme pour les poètes, pour les associationnistes comme pour les idéalistes romantiques, ce qui apparaît dans l'hypermnésie, c'est toujours une multiplicité nombrée. Ou bien la vision des mourants est décrite comme un dénombrement d'unités eidétiques qui se succèdent (et c'est l'interprétation de Winslow, de Maury, de Ribot) ; ou bien elle se présente comme un panorama, comme une multitude de détails étalés les uns à côté des autres (et c'est l'interprétation de De Quincey,

¹ *Essai sur les données immédiates*, p. 76.

² *Id.*, p. 66, 69, 91-92, 98.

³ Compte rendu de la *Genèse de l'idée de temps*, de M. GUYAU : *Ecrits et paroles*, I, p. 81.

de Beaufort, de Schubert, de Derepas et de bien d'autres). Mais dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une multiplicité distincte, quantitative, toute différente de cette multiplicité qualitative, où s'entre-pénètrent les états de conscience, et, tout au long de laquelle, pour Bergson, passe de façon ininterrompue le courant de la vie intérieure.

Faut-il donc dire que, pour Bergson, la vision panoramique des mourants est le cas, en quelque sorte privilégié, de ceux qui, en voyant jaillir dans leur esprit le souvenir de la totalité des événements et des sentiments qui constituaient leur vie, en prennent spontanément conscience sous la forme d'« une multiplicité de fusion et de pénétration mutuelle »¹, synonyme de la pure durée ?

Si l'on se reportait tout de suite aux textes postérieurs de Bergson sur la vision panoramique, et, en particulier, à la *Perception du changement*, qui est de 1911, il n'y a pas à hésiter, il faudrait donner à cette question une réponse affirmative. Mais nous n'en sommes pas encore là. Nous en sommes à considérer le Bergson de 1896, le Bergson de *Matière et mémoire*. Or ce premier Bergson semble beaucoup plus hésitant que le Bergson ultérieur, le Bergson de 1911. Il parle assez vaguement d'« une multitude infinie des détails », sans spécifier s'il s'agit d'une multitude de pénétration ou d'une multitude de juxtaposition. D'autre part, dans toute une série de textes postérieurs à *Matière et mémoire*, mais antérieurs à *La Perception du changement*, Bergson semble laisser entendre que, contrairement à ce qu'il écrivait dans les *Données immédiates*, le désintéressement de l'action n'aboutit pas à l'intuition d'une continuité mélodique, mais, au contraire, au sentiment de la dispersion du détail.

Déjà ce thème, qui est celui de l'éparpillement, apparaît dans *Matière et mémoire*. L'on se souvient de la figure du cône renversé, par laquelle Bergson représente notre vie consciente. En la pointe ou sommet se trouvent concentrés notre activité sensori-motrice, notre attachement au présent et l'insertion de notre attention dans le futur. En la base AB, au contraire, se situe la totalité de notre passé. C'est elle qui se dévoile dans la vision des mourants. Or, dit Bergson, « nous tendons à nous éparpiller en AB à mesure que nous nous détachons davantage de notre état sensoriel et moteur pour vivre de la vie du rêve »².

¹ *Essai sur les données immédiates*, p. 124 ; cf. aussi *Durée et simultanéité*, p. 55 : « multiplicité sans divisibilité et succession sans séparation ».

² *Matière et mémoire*, p. 176-177. Plus tard, dans les *Deux Sources* (p. 230), Bergson rappellera qu'il avait traité précédemment de « la possibilité de suivre à la trace les dilatations successives de la mémoire, depuis le point où elle se resserre... jusqu'au point extrême où elle étale tout entier l'indestructible passé ». Et il ajoutera : « Nous disions métaphoriquement que nous allions ainsi du sommet à la base du cône. »

Tout détachement du présent, tout glissement dans le rêve tend à devenir un éparpillement de l'esprit. Ceci est confirmé par le passage d'une lettre adressée à William James et qui est datée du 25 mars 1903 : « « L'unité du moi » dont parlent les philosophes m'apparaît comme l'unité d'une pointe ou d'un sommet en lequel je me rétrécis... Pour passer de cette pointe de la conscience ou de ce sommet à la base, c'est-à-dire à un état où tous les souvenirs du passé seraient éparpillés et distincts, je sens bien qu'il y aurait à passer de l'état normal de concentration à un état de dispersion comme celui de certains rêves. »

Le rêve ne nous entraîne donc plus maintenant vers l'intuition de la continuité de l'existence, il présente celle-ci dans la dissociation et la dispersion des éléments qui la composent, de la même façon que lorsque nous cessons d'écouter avec attention un poème, nous devenons incapables de percevoir son unité indivise, les phrases, puis les mots, puis les syllabes se détachent, chaque son revient à son individualité ¹.

« Laissons-nous aller, écrit ailleurs Bergson. Au lieu d'agir rêvons. Du même coup notre moi s'éparpille ; notre passé qui jusque-là se ramassait sur lui-même dans l'impulsion indivisible qu'il nous communiquait, se décompose en mille et mille souvenirs qui s'extériorisent les uns par rapport aux autres. Ils renoncent à s'entre-pénétrer à mesure qu'ils se figent davantage. Notre personnalité redescend ainsi dans la direction de l'espace. » ²

Ce passé « décomposé en mille et mille souvenirs », n'est-ce pas, après tout, celui qu'à la base de lui-même, le mourant voit se déployer ? Ce que Bergson appelle « la multitude infinie des détails de sa vie passée » est une multitude dont chaque unité, dit-il, se manifeste en ce qu'elle a de particulier et même d'individuel. En d'autres termes, chacune montre « par où elle *diffère* des autres et non par où elle leur ressemble » ³. Si tel est le cas, la vision des mourants est une entité dont les éléments ne peuvent se fondre les uns dans les autres. Ils ne peuvent donc apparaître que distincts, séparés et cependant alignés ensemble dans un espace où ils coexistent ; réalisant ainsi tous les caractères de la multiplicité numérique. Multiplicité numérique qui est le contraire même de l'élan indivisé où les mêmes éléments, mais fondus ensemble, avaient constitué la durée réelle et le vrai passé. De sorte que le rêveur ou le visionnaire qui revoit sa vie la revoit non telle qu'il l'a vécue, mais dans une infinité de fragments disséminés dans son champ de vision.

L'on comprend dès lors pourquoi tous ceux qui ont expérimenté la vision de leur existence antérieure, l'ont décrite, cette existence,

¹ Cf. *l'Evolution créatrice*, p. 228.

² *Id.*, p. 226.

³ *Matière et mémoire*, p. 169.

non comme une durée, mais comme un panorama, une coextension, une juxtaposition d'éléments, c'est-à-dire un espace. C'est qu'ils voyaient réellement du temps transformé en espace.

Au lieu d'être, comme ils le supposaient, l'intuition d'une durée supérieure et quasi divine, la vision panoramique ne serait donc rien d'autre que la plus basse de toutes les formes du temps ; puisque ce serait du temps spatialisé, figé, du temps presque matérialisé : « L'intuition de notre durée, dit Bergson... nous met en contact avec toute une continuité de durées que nous devons essayer de suivre soit vers le bas, soit vers le haut... Dans le premier cas [qui est celui de la durée la plus impure], nous marchons à une durée de plus en plus éparpillée... A la limite serait le pur homogène, la pure *répétition* par laquelle nous définirions la matérialité. »¹

Loin de nous conduire à l'intuition de la durée pure, ni même à la saisie de notre continuité existentielle, la mémoire du rêveur et du mourant aboutit à l'éparpillement de ce qu'elle restitue. Elle nous rend notre passé ; mais elle nous le rend en mille morceaux ; comme un collier de perles dont le donateur, au moment d'en faire le présent, romprait le fil.

III

La plupart des textes qui viennent d'être cités, appartiennent aux années 1889-1907, c'est-à-dire à la période qui se situe entre la publication des *Données immédiates* et celle de l'*Evolution créatrice*. Or, si nous avons bien compris ces textes, ils se disposent comme d'eux-mêmes en deux groupes opposés : l'un dans lequel le détachement de l'action aboutit à la conscience de la continuité mélodique de l'existence, l'autre dans lequel le même détachement conduit à l'inverse de cette continuité, c'est-à-dire à la juxtaposition d'éléments discontinus sur un fond d'espace homogène.

Comment expliquer cette contradiction ; d'autant plus qu'il est impossible de supposer qu'elle ait échappé à l'attention du philosophe, puisque c'est lui, le premier, qui a distingué entre la continuité de la vraie durée et l'alignement des états de conscience dans la fausse durée, c'est-à-dire l'espace ?

On peut inférer qu'il s'agit là d'une difficulté inhérente au fond même de la doctrine bergsonienne. Car, d'une part, cette doctrine exige que pour atteindre à la connaissance profonde de sa vie mentale, l'esprit relâche la tension qui d'ordinaire le confine dans le cercle exigü de son action. Il n'y a pas d'autre chemin pour parvenir à la

¹ *Introduction à la métaphysique, La Pensée et le Mouvant*, p. 237.

connaissance de soi. Mais d'autre part, ce relâchement, facteur de connaissance est aussi destructeur de connaissance, puisque toute pensée relâchée se mue aussitôt en une pensée éparpillée. L'esprit détendu, désarmé, incapable d'embrasser tout ce qu'il découvre, laisse échapper de toutes parts ce qui n'a de valeur que s'il est saisi dans sa vivante unité.

De même, il est facile et presque inévitable d'interpréter la vision panoramique de deux façons opposées : car ou bien le souvenir total qui en remplit les cadres, est intuitivement saisi comme un écho fidèle de la mélodie de l'existence, « phrase unique semée de virgules, mais nulle part coupée par des points »¹ ; ou bien il se représente, dans l'éparpillement de l'attention et la retombée de l'esprit, ainsi qu'une « masse de détails »² alignés les uns à côté des autres, de façon à former un équivalent spatial de la totalité fluide de l'existence. Tantôt cette vision est un panorama mouvant ; tantôt une durée figée. Ici, elle est une victoire de l'esprit, la saisie intuitive de l'esprit par lui-même ; là, elle est un échec et un travestissement du réel.

Il semble qu'entre ces deux interprétations Bergson ait hésité, penchant tantôt vers l'une et tantôt vers l'autre. Le texte de *Matière et mémoire* reste ambigu, curieusement indéfini, comme si Bergson ne se résolvait pas encore à faire un choix entre les deux solutions possibles. Une étude chronologique du thème du désintéressement chez le philosophe révélerait de la prudence, des réserves et comme une oscillation de la pensée.

Oscillation qui entraîne l'esprit tantôt dans la direction d'une réussite, et tantôt d'une défaite. Dans l'univers bergsonien il y a des rêves réussis et des visions manquées ; il y a des souvenirs dont le jaillissement retrouve le rythme et la force des perceptions anciennes ; et d'autres, dont le surgissement se divise, s'étale et se fige. Mais à mesure que la pensée bergsonienne acquiert plus de maturité, il semble qu'elle se rende plus nettement compte de la large proportion de déchets que comprend la voie facile du rêve. A mesure que cette pensée se précise, s'affermite et prend conscience de toutes ses implications et conséquences, elle s'affirme de plus en plus comme une doctrine d'action, et répudie plus explicitement tout signe de paresse ou de facilité mentale. « Parce que nous appelions l'attention sur la mobilité qui est au fond des choses, on a prétendu que nous encourageons je ne sais quel relâchement de l'esprit. »³ Marcel Raymond, qui cite ce passage y distingue avec raison une pointe de mauvaise humeur⁴. C'est que le philosophe, à mesure qu'il avance en âge, est

¹ *L'Energie spirituelle*, p. 57.

² Cf. Entretien de Jean de la Harpe avec Bergson, *op. cit.*

³ *La Pensée et le Mouvant*, p. 96.

⁴ *Génies de France*, p. 225.

de moins en moins disposé à rien sacrifier du côté attentif et volontaire de la pensée. Pourtant il y aurait quelque injustice de sa part à renier l'autre côté, qui est précisément celui d'un certain relâchement de l'esprit.

Entre ces deux côtés, enfin, est-ce qu'aucune conciliation n'est possible ? Si, d'une part, pour échapper à l'éparpillement qui la menace, toute pensée doit nécessairement rester tendue, et si, d'autre part, pour échapper à la raideur et à la constriction, toute pensée doit non moins nécessairement se détendre, n'est-il pas possible de concevoir une pensée qui soit à la fois tendue et détendue, tendue quant à son intention de maintenir sous le regard, sans fléchir, l'ensemble de ce qu'elle pense, et détendue quant à l'objet habituel de cette pensée, qui est l'action immédiate ? Une pensée qui relâche ses liens avec le présent, sans relâcher cependant la force d'attention avec laquelle elle pense ce qu'elle pense, une pensée qui, comme le rêve, se détourne de la vie actuelle, mais qui, à la différence du rêve, persiste dans son rôle attentif de pensée : voilà peut-être la solution, puisqu'une telle pensée, se détendant sans s'éparpiller, accède au sentiment de la continuité de la vie intérieure, sans que par la lâcheté de l'esprit cette continuité soit métamorphosée en son contraire, la juxtaposition du détail.

Or il est certain que c'est à une solution de ce genre que Bergson s'est arrêté. Déjà en 1903, dans son *Introduction à la Métaphysique*, il l'avait formulée en termes généraux. Le philosophe, y affirmait-il en substance, n'est certes pas celui qui permet à sa pensée de se relâcher. Il est néanmoins celui qui, en la détournant de tout but pratique, en suspend la marche normale ; non pour la livrer à l'épanchement du rêve, mais pour « renverser le sens de l'opération par laquelle il pense habituellement »¹.

Mais c'est beaucoup plus tard, en 1911, dans sa conférence d'Oxford sur la *Perception du changement*, que Bergson a appliqué de la façon la plus précise cette théorie de la « conversion de l'attention » au thème de la vision panoramique des mourants. Il faut lire ici dans son entier le passage qui en traite. Il est absolument définitif, et, cette fois, sans la moindre ambiguïté :

Une attention à la vie qui serait suffisamment puissante, et suffisamment dégagée de tout intérêt pratique, embrasserait... dans un présent indivisé l'histoire passée tout entière de la personne consciente — non pas comme de l'instantané, non pas comme un ensemble de parties simultanées, mais comme du continuellement présent qui serait aussi du continuellement mouvant : telle, je le répète, la mélodie qu'on perçoit indivisible, et qui constitue d'un bout à l'autre, si l'on veut étendre le sens du mot, un perpétuel présent, quoique cette

¹ *Introduction à la Métaphysique, op. cit.*, p. 213-214.

perpétuité n'ait rien de commun avec l'immutabilité, ni cette indivisibilité avec l'instantanéité. Il s'agit d'un présent qui dure.

Ce n'est pas là une hypothèse. Il arrive, dans des cas exceptionnels, que l'attention renonce tout à coup à l'intérêt qu'elle prenait à la vie : aussitôt, comme par enchantement, le passé redevient présent. Chez des personnes qui voient surgir devant elles, à l'improviste, la menace d'une mort soudaine, chez l'alpiniste qui glisse au fond d'un précipice, chez des noyés et des pendus, il semble qu'une conversion brusque de l'attention puisse se produire — quelque chose comme un changement d'orientation de la conscience...

Ici point de glissement dans le rêve ni de fléchissement de l'attention. Celle-ci, renversée, invertie, prend possession d'un univers mental qui ne s'éparpille plus. Totale, vivante, mouvante, composée d'une multiplicité d'instantanés hétérogènes qui s'entre-pénètrent, l'existence se découvre dans son élan indivisible. Et le visionnaire bergsonien qui la contemple, ne contemple pas une coexistence d'éléments figés. Au lieu d'accéder à l'éternité ou de tomber dans la multiplicité numérique, il atteint ineffablement à l'intuition du mouvement qui constitue sa vie intérieure.

GEORGES POULET.